

TORGNY LINDGREN

# Klingsor

roman traduit du suédois  
par Esther Sermage

*ACTES SUD*



L'agent immobilier : C'est inhabité depuis une éternité, ici.

Nous : Mais c'est bien ici qu'il est né ?

L'agent : Oui, ici, ça devait être la chambre à coucher. À ce qu'on dit, Hanna Gralin aurait coupé le cordon.

Nous : Hanna Gralin ?

L'agent : Elle n'était pas vraiment sage-femme, mais disons qu'elle maîtrisait l'art. Et d'innombrables enfants étaient nés ici, dans la maison Kling-sor. Les gens se font passer pour ceci ou pour cela.

Nous : Aurait-elle vu quelque chose de remarquable ? De spécial ? Serait-il né coiffé ? Des doigts en surnombre ? Une hésitation sur le sexe ? Une membrane moirée sur les yeux ?

L'agent : Pour autant qu'on sache : rien de remarquable.

Nous (dans la cuisine, devant les hautes fenêtres) : Là-bas, au-delà du lac, la montagne, elle porte un nom ?

L'agent : Le mont du Chien. Et derrière le mont du Chien, il y a le mont du Gant. Et derrière le mont du Gant, il y a un autre mont. Et ainsi de suite. Et ainsi de suite.

Nous : Il a dû se tenir à genoux sur la banquette pour les regarder.

L'agent : Ça aussi, c'est possible.

Nous : Le mont du Gant et ainsi de suite ? Le mont du Chien et ainsi de suite ? Les tons bleus ?

L'agent : Exactement. Et ainsi de suite.

Nous : Cela dit, il n'a jamais peint les monts, n'est-ce pas ?

L'agent : Pour autant qu'on sache, non, ça ne s'est pas fait. La maison vous intéresse, sérieusement ?

Nous : Personne ne veut l'acheter, tout de même ?

L'agent : Jusqu'ici, non. Mais vous avez demandé à la voir. Elle est à vendre. En dessous du prix impossible.

Nous : Nous avons demandé à voir la maison des Klingsor. L'objet de notre visite, ce sont les Klingsor. En premier lieu Klingsor le peintre.

L'agent : Oui, et c'est bien la maison Klingsor, construite par Klingsor l'ancien.

Nous : Klingsor l'ancien ?

L'agent : Il est arrivé. Il a planté le carré de pommes de terre. C'est Klingsor l'ancien qui l'a construite.

Nous : Il a construit la maison ?

L'agent : Oui, c'est ça.

Nous (notant en permanence ce que nous voyons et entendons. Nous cherchons du regard un objet sur lequel s'asseoir, une chaise, n'importe quoi, mais la pièce est entièrement vide. Nous essayons aussi de comprendre où peuvent bien mener les trois portes), nous demandons : Laquelle était sa chambre ?

L'agent : Personne n'avait de chambre en particulier. D'ailleurs, il n'avait rien de particulier. À ce

moment-là. C'est là, dans cette pièce, que se serait trouvé l'immense métier à tisser.

Nous : Un métier à tisser ?

L'agent : Le métier à tisser de Klingsor l'ancienne. Qu'il avait fait.

Nous : La porcelaine était rangée dans ce placard ? Au-dessus de l'évier ?

L'agent : Probablement. C'était toujours comme ça. Vous êtes de la famille ?

Nous : Non, pas directement.

L'agent : La famille serait formidablement étendue. En Amérique du Nord. À Stockholm. Sur la côte de Botnie du Nord. Mais seuls les Klingsor se présentaient comme des Klingsor.

Nous : Nous sommes dispersés, voilà tout. La dispersion, c'est la seule chose qui nous unisse.

L'agent : Il n'y a pas de honte à ça. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Nous : De quoi ?

L'agent : De la maison.

Nous : Le tableau, là, à côté du conduit de cheminée... Le sucrier... Il est de lui ?

L'agent : Quelqu'un l'a accroché là. À l'occasion. Quand il avait été dans le journal. À l'époque où il était célèbre.

Nous : C'est le seul ?

L'agent : L'idée, c'était de faire un musée. Un musée Klingsor.

Nous : Un seul tableau ? Rien de plus ?

L'agent : Jusqu'ici. Mais quelle importance... De toute façon, il ne faisait que repeindre le même tableau chaque fois.

Nous : Oui, en apparence. On pourrait être porté à le croire.

L'agent : À quoi ça servirait, d'ailleurs ? Ce qu'il voulait vraiment, lui...

Nous : Il voulait changer le monde.

(Peinture à l'huile sur panneau, *Tasse à café aux volutes bleues*, 32 × 29 cm, signée, 1941.)

L'agent : On vous donne la maison. À condition que vous en preniez soin.

Nous : Non, pas la maison. Pour nous, seul l'artiste compte.

L'agent : Avant lui, personne n'était artiste.

L'auteur : C'est nous qui allons écrire l'histoire de sa vie.

L'agent : Mais il n'est plus célèbre, si ?

(Ils circulent parmi les petites pièces, les portes sont toutes ouvertes, les vitres, brisées, les sols, maculés de chiures d'oiseaux ; à travers la toiture en tavaillons et en écorce de bouleau, le soleil filtre. Dans l'évier, ils trouvent un nid de rat abandonné.)

Nous : Il y a une odeur de goudron partout, dans cette maison.

L'agent : De goudron ou de brai gras. Ou de térébenthine. C'est ce qui la rend un peu spéciale.

Nous : Toutes les maisons et toutes les vies ont leur signification propre. Il faut les interpréter.

L'agent : D'abord, ce sont les toits qui cèdent. Puis les fenêtres. Côté nord, les murs s'effondrent. Les bâtiments sont anéantis. C'est comme ça.

Nous : Nous n'avons pas beaucoup de temps. Ni nous ni les maisons.

L'agent : À terme, rien de tout cela n'a de sens.

Cela nous fit penser à quelque chose que Klingsor nous avait dit bien longtemps auparavant : "Pourquoi l'homme se putréfie-t-il après la mort, pourquoi ne se cristallise-t-il pas ?"

Dans le secteur de l'immobilier, nous ne nous sommes jamais posé la question.

Klingsor l'ancien est enterré au cimetière abandonné qui surplombe la baie de Klåvavik. Le nom KLINGSOR est gravé en toute simplicité dans du granit gris, les lettres furent jadis enduites de noir de fumée lié à l'huile de lin.

Il emporta d'innombrables secrets avec lui dans cette tombe.

Il y eut donc Klingsor l'ancien et, après lui, le fils Klingsor, puis Klingsor lui-même et, enfin, le peintre Klingsor. Bien entendu, Klingsor l'ancien ne fut appelé ainsi qu'après sa mort.

C'est lui qui construisit la maison là-haut, à Håptjärnliden. Et lui seul aurait pu expliquer l'odeur tout à fait particulière qui flotte à l'intérieur, aujourd'hui comme hier, emplissant les quatre pièces et la cuisine : chambre, salle et deux chambres au grenier, c'est-à-dire tout l'édifice Klingsor, inhabité, nous l'avons dit, depuis longtemps, une odeur aux tons de désolation, de forêt primitive, de dépressage, d'abandon, mais également une obscure sensation de chaleur et d'intimité, bref, l'odeur distincte du goudron et du brai gras.

Alors qu'il construisait la maison, tous les soirs, toutes les nuits, il s'asseyait sur la semelle de pierre pour tailler dans la souche de bois gras des éclats et des rognures de bûchettes d'allumage, les envoyant voler au creux des fondations. Copeau après copeau, luisant d'huiles essentielles. Le peintre, son descendant, bien plus tard, vint à retrouver cette odeur en humant de la térébenthine de Venise. Le liquide provoqua d'ailleurs une des catastrophes mineures

de son existence. Peut-être ces parfums balsamiques scellèrent-ils son destin d'artiste peintre.

Pourquoi Klingsor l'ancien comblait-il les fondations d'éclats, de copeaux et de sciure de bois gras soir après soir, souche après souche, nuit après nuit dans la lueur estivale ? Pourquoi ?

Parce qu'il voulait créer quelque chose de durable. Et éliminer autre chose.

Quand ? En quelle année ? Nous n'en savons rien. Sans doute l'un des derniers étés doux du XIX<sup>e</sup> siècle. À ce sujet, registres paroissiaux et cadastre restent muets.

En premier lieu, il voulait éliminer l'odeur acide de son lignage. Un Klingsor sentait toujours le Klingsor, tout le monde savait cela. Eh bien, à l'avenir, sa descendance sentirait le goudron de pin, ni plus ni moins.

En second lieu, il voulait préserver la maisonnée de la tuberculose, et le goudron était la seule défense efficace contre la maladie. On pouvait se frictionner à l'eau de goudron, mâcher des bâtons de bois gras, avaler des miettes de pain de sucre imbibées de brai ou encore prendre une des teintures goudronnées à l'huile de queue de renard qu'on trouvait à la droguerie. Dans l'atmosphère des chambres, les derniers soupirs des moribonds répandaient toujours de bienfaisants et reconnaissables relents de goudron.

Klingsor l'ancien ignorait que sa lignée était tout simplement résistante à la tuberculose. Pourtant, c'était le cas.

Qu'emporta-t-il de plus au fond de sa tombe toute recouverte d'airelles, dans l'ancien cimetière surplombant le Klávavík ?



L'art d'assembler sans queues, sans tourillons ni tenons les coffres, buffets, tiroirs-lits et métiers à tisser.

Le don de siffler les lièvres, les renards et même les élans, qui arrivaient en rampant sur le ventre comme un chien craignant une raclée.

Le coup de main pour écorcher les vaches et les veaux sans outils, à l'aide de ses seuls doigts. À ce qu'on dit, un jour à Risliden, il aurait même ainsi dépouillé un cheval.

La faculté de tremper les fers de haches, de ciseaux et de pelles de façon qu'ils deviennent durs et tranchants comme l'acier qu'on trouvait dans le commerce.

La mémoire puissante qui lui permettait de réciter en entier l'Écclésiaste et la moitié de l'Apocalypse.

En plus de cela, il emporta pour l'éternité le secret de l'alcool.

Depuis Klingsor l'ancien, personne n'a été capable de fabriquer un alcool pareil.

On ignore comment il s'y prenait. Ni de qui il tenait la technique.

Il avait déjà créé, enfin, inventé, pourrait-on dire, le bidon de tôle. D'autres l'ont réinventé plus tard et ont même gagné des fortunes colossales grâce à lui, mais Klingsor l'ancien fut le premier.

Il prenait un tube en tôle de quinze pouces de long et quinze pouces de large, le recourbait et le rainurait aux deux bouts de façon à former des plis, dont il soudait les angles. Toutes les arêtes du bidon triangulaire étaient ainsi parfaitement étanches. Il découpait ensuite l'un des coins pointus à l'aide de sa cisaille de tôlier, pratiquant de la sorte une

ouverture à laquelle il brasait un bec de laiton, muni ultérieurement d'un bouchon en bois de genévrier.

C'est dans ce bidon qu'il fabriquait l'alcool.

Il commençait par le remplir à la source du Gårdmyr, puis y ajoutait les autres composants, les pesant soigneusement à l'aide de sa balance romaine ou les mesurant dans son boisseau. L'opération avait lieu en octobre. Il enterrait ensuite le bidon dans le tas de compost, où le dispositif passait l'hiver.

D'ailleurs, le bidon existe toujours. Il est exposé au musée local de Glommersträsk.

La Pentecôte approchant, Klingsor l'ancien déterrait le bidon qui contenait désormais, grâce à la chaleur dégagée par le fumier ardent, une boisson à un stade de fermentation avancé. Le vieux s'enfermait avec à la buanderie, où il passait un jour et deux nuits. Personne ne sait ce qu'il y faisait. De la fumée s'élevait de la cheminée et la fenêtre se couvrait de buée, voilà tout ce qu'on peut dire avec certitude.

Lorsqu'au bout du compte il ressortait, portant le bidon triangulaire, l'alcool était prêt, enfin, pas simplement prêt : il avait atteint le degré d'achèvement ultime.

Le vieux n'avait utilisé ni l'écrémeuse, ni la baratte, ni un quelconque appareil de distillation. Il n'avait pas non plus filtré le liquide à travers du pain au levain.

Un jour, il le fit goûter à deux de ses voisins, qui tombèrent d'accord : jamais auparavant ils n'avaient bu un alcool aussi clair, aussi exquis.

Non, aucun tour de main bizarre, aucune procédure sophistiquée ni aucune tricherie, il s'agissait au contraire d'un phénomène de transformation simple et naturel.

Après son gruau du matin, le jour de la Pentecôte, l'ancien allait en forêt, emportant son alcool et un verre ordinaire au chatolement émeraude qu'il prenait dans le buffet. Il restait absent toute la journée de la Pentecôte et jusqu'au surlendemain.

Dans la forêt, il s'enivrait à en devenir méconnaissable. Il se soulait tant et si bien que, par moments, il en perdait la vue. Il faisait ses besoins dans son pantalon et pleurait de bonheur. De temps à autre, il s'endormait sous un pin centenaire et, lorsqu'il revenait à lui, il buvait avec courage et persévérance jusqu'à ce que le bidon soit vide, il dansait sur la mousse entre les blocs de pierre erratiques, il chantait, il hurlait à tue-tête tous les refrains joyeux et les psaumes qu'on lui avait appris dans son enfance. C'était au pied de la butte de Stormyr, devant le talus où le sable affleure parmi les terriers de renards, juste à la frontière entre sa propriété et celle des Granberg.

Quand il avait tout bu et que le quotidien reprenait ses droits, qu'il fallait emmener les moutons au bois, débarrasser la source de ses têtards, monter les pommes de terre de la cave et les mettre en cageots pour les faire germer, alors, Klingsor l'ancien retournait auprès de sa femme et de ses enfants. Il marchait à pas légers, vacillants, exécutant ici et là des enjambées, de petits bonds, intimement convaincu qu'un an plus tard il allait à nouveau pouvoir se soûler.

Cependant, la dernière fois – l'année est incertaine –, il oublia son verre sur une souche sciée de travers.

La dernière fois ?

Les jours suivants, il se remit profondément en cause, doutant du bien-fondé de l'ivresse. Voilà pourquoi ce fut la dernière fois. Le verre, quant à lui, resta sur sa souche de sapin, oublié.

Le vieux eut une vision, il s'imagina tel que l'avaient vu les écureuils, le mésangeai et l'espace : sautillant, titubant, endormi, du vomi suintant du coin des lèvres. Il entendit sa propre voix, fausse, hurlante.

Et dire que cet être était un Klingsor...

Pire, un Klingsor qui n'avait pas pris la peine de préserver sa dignité.

Il avait sombré bas, très bas, perdant l'esprit et trahissant la raison, il s'était hideusement humilié, il avait négligé sa distinction, s'était dépouillé de sa noblesse.

Lorsque advint un nouveau jour férié, il se rendit donc à Kusfors, chez Erik Larsson, le prédicateur laïc, l'homme de la Croix-Bleue, le frère de loge, devant lequel il prononça son vœu de sobriété. Il ne fabriquerait ni n'achèterait ni ne vendrait ni ne consommerait ni ne fournirait plus à autrui de boissons alcoolisées, en particulier destinées au plaisir. Par tout moyen honnête, il s'opposerait avec acharnement à l'ingestion de spiritueux et ferait tout ce qui était en son pouvoir pour faire avancer la cause de la sobriété publique. Il se méfierait de toutes les transformations, si innocentes fussent-elles en apparence. Jamais il ne trahirait les secrets intimes du mouvement néphaliste.

Jamais plus il ne danserait sur la mousse, ventre à l'air, entre les blocs erratiques.

À y regarder de plus près, d'ailleurs, il ne s'agissait pas de mousse mais de lichens des rennes, de

cladonie étoilée et d'herbe aux massues, ainsi que de sphaignes en relative abondance. Bref, pour quelqu'un de soûl, cela constituait un excellent support.

Et le verre resta dans la forêt, debout sur sa souche.